

d'une « sociologie compréhensive ». Posture méthodologique qui s'attache à observer les acteurs plus que les institutions. Sur le sujet brûlant et douloureux qu'elle a choisi, elle parvient toujours à garder la bonne distance.

Dans ce livre, on l'a dit, le racisme est pris dans le sens large qui est le sien depuis longtemps : l'hostilité vis-à-vis d'individus appartenant à des groupes perçus comme inférieurs ou menaçants (les Maghrébins sont inférieurs et menaçants, les « pinzuti » sont surtout menaçants, mieux armés dans la compétition pour l'emploi et même quelquefois inférieurs en ce qu'ils ne connaissent pas les codes de la société corse. « Ils ne comprennent rien » dit une interviewée). Mais où est la race, au sens physique du terme ? ou son fantasme ? L'auteur n'a pas trop de mal à montrer que sous l'autocensure que s'imposent les porteurs du racisme la référence à la race affleure souvent. Elle aurait pu s'appuyer sur l'inépuisable florilège des blagues de comptoir, cette « macagna » qui, en Corse, est une pratique courante. Le racisme le plus cru, protégé par le ton plaisant de l'exercice, s'y donne libre cours et révèle la tendance à la naturalisation des individus. C'est que chez ce peuple de bergers, experts en matière de reproduction, de sélection, et qui savent ce que race veut dire, avant d'être une plaisanterie, la « macagna » c'est d'abord la tare, physique ou morale, qui affecte un homme ou un animal et le tourmente ; elle est dans le sang et s'étend à toute sa descendance. C'est ici que le regard anthropologique aurait pu ouvrir l'horizon. On regrette qu'il n'y ait dans ce livre aucune référence aux textes pionniers de Claude Lévi-Strauss ou de l'UNESCO¹.

Marie Peretti-Ndiaye a centré son enquête sur les villes ; le choix est cohérent car c'est là que se rencontrent et se heurtent le plus grand nombre d'acteurs sociaux. C'est là aussi que le nombre fait émerger des groupes suffisamment denses pour se prêter à une analyse sociologique. Mais la Corse des villages existe aussi. Dans sa conclusion, l'auteur indique qu'elle souhaite prolonger la recherche dans de nouvelles directions : vers le monde rural, vers les racines de la culture corse, et aussi vers les établissements scolaires, là où se forge l'avenir des Corses. Il faut souhaiter qu'elle puisse le faire en y déployant les mêmes qualités.

1. Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire*, in *Le Racisme devant la science*, Paris, UNESCO, 1952.

Yaël Kouzmine

Le Sahara algérien. Intégration nationale et développement régional

Paris, L'Harmattan, 2012, 344 p.

par Marie-Luce Gélard
Université Paris Descartes/IUF
mlgelard@yahoo.fr

Voici un travail de référence pour tous les chercheurs qui s'intéressent au Sahara. Yaël Kouzmine est géographe. Cet ouvrage, issu d'une recherche doctorale sur l'aménagement des territoires du sud algérien se divise en trois parties, traitant respectivement de la structuration territoriale, des dynamiques humaines et des enjeux du développement comme des politiques d'aménagement des territoires. L'ensemble offre ainsi une vision très complète des espaces sahariens.

L'introduction analyse les raisons qui ont conduit à une appropriation des espaces désertiques par les États du Maghreb à la suite du legs colonial et montre que l'aménagement de ces territoires a une valeur symbolique et politique avant d'avoir une visée économique ou sociale. Yaël Kouzmine cite l'exemple de la création de la grande rivière artificielle dans le désert lybien par laquelle Mouammar Kadhafi « démontra la maîtrise de son territoire jusque dans ses confins les plus reculés, au service d'un projet politique, basé sur la manne des hydrocarbures » [10]. Cet aspect de l'analyse est à souligner car il est rare de voir des études aussi précises et documentées sur ces régions, en dehors des poncifs journalistiques. Avec le Sahara algérien mis à l'honneur, on ne peut que souligner l'importance de cette étude qui vient combler un manque. En effet, si les études ethnologiques furent nombreuses au début du xx^e siècle, elles sont aujourd'hui quasiment inexistantes.

Le Sahara algérien représente le quart du Sahara et compte plus de 3 millions d'habitants. L'auteur détaille les mutations de ce vaste espace depuis les années 1950. Il fallut tout d'abord procéder à l'appropriation territoriale une fois l'indépendance acquise. L'Algérie dut « se réapproprier son "hinterland saharien" et par la suite en engager le développement économique et social » [11]. C'est aussi l'urbanisation saharienne, un phénomène à encore peu étudié (les chercheurs s'intéressant plus à l'Égypte et à la Libye, mais pas ou si peu à l'Algérie). La ville saharienne ne fait pas partie des imaginaires occidentaux associés au désert, aussi ce livre, qui en

traite également, apporte un éclairage précieux sur ces nouveaux espaces urbanisés.

La première partie de l'ouvrage illustre la manière dont le Sahara algérien cristallise le processus de construction étatique. On y voit notamment comment le tracé rectiligne des frontières coloniales a imposé un découpage « absurde » du territoire. De plus, durant la période coloniale et jusqu'à la fin des années 1950, avec la création des « Territoires du Sud » et de l'OCRS (Organisation commune des régions sahariennes), le Sahara algérien était bien une entité distincte de l'Algérie du nord. De très nombreuses cartes illustrent successivement cette analyse offrant au lecteur une bonne connaissance de l'histoire du Sahara algérien depuis le début du xx^e siècle. Aussitôt après l'indépendance, l'Algérie va entreprendre le processus de construction territoriale de l'espace saharien par l'unification des territoires du Sud et du Nord, lesquels ont longtemps été distingués.

L'opération débute par l'établissement d'un important réseau routier, en lien avec la découverte des hydrocarbures. L'État désenclave progressivement le Sud. « Si au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il n'existait que des pistes au Sahara, il est aujourd'hui maillé par environ 8000 km de routes revêtues, dont 6 500 km l'ont été après l'Indépendance [Fontaine, 2005]¹. Toutes les oasis sont aujourd'hui désenclavées, seuls quelques espaces du Hoggar et du Tassili demeurent non intégrés au réseau routier » [42]. La construction d'aéroports permettra par la suite d'établir des connexions aériennes entre les principales villes sahariennes : In Salah, In-Aménas, Djanet, Illizi, Adrar, Tamanrasset, Timimoun et Hassi-Messaoud.

Comme on le sait, c'est à la fin de la période coloniale que furent mises à jour les ressources en hydrocarbures du Sahara et elles « constituèrent le vecteur du futur développement algérien » [53]. Avant d'aborder les modifications structurelles majeures entraînées par cette découverte, l'auteur évoque les terroirs sahariens traditionnels pour bien montrer l'évolution des mondes agricoles oasiens (les oasis à foggaras, sur puits artésiens, sur nappes phréatiques). C'est la petite hydraulique qui marque tout au long du xx^e et au début du XXI^e les progrès de l'irrigation saharienne. Cependant, remarque l'auteur, la « mythologie du développement d'une grande céréaliculture en milieu désertique [...] a été battue en brèche par les réalités du terrain ; le modèle de l'agrobusiness désertique s'est, de fait, adapté quand il n'a pas été

voué à la disparition pure et simple » [74]. Le lecteur appréciera la conduite didactique de l'historique des opérations de développement du secteur agricole et au final le décalage entre superficies programmées et superficies réellement cultivées (cartes, schémas et graphiques à l'appui). Le recul notable de l'agriculture saharienne s'effectue au profit de la valorisation des richesses minières à partir de la découverte en 1956 des hydrocarbures d'Hassi-Messaoud. Le développement économique algérien est lié à ces derniers. L'auteur nous propose un déroulé très instructif de cette découverte et des impacts économiques, politiques et sociaux sous-jacents, montrant le rôle primordial de la Sonatrach² comme principal acteur de « l'État rentier ». Rappelons que l'Algérie est le troisième pays producteur de pétrole en Afrique et le 16^e au niveau mondial. Yaël Kouzmine démontre clairement que le processus de « développement territorial saharien est en décalage avec ce qu'il pourrait être compte tenu de la richesse produite par ces ressources » [105]. L'auteur décrit la capacité des Sahariens à élaborer eux-mêmes des stratégies de développement économique local, même si l'État ne parvient pas toujours à concrétiser ses projets de développement.

La deuxième partie décrit les dynamiques humaines dans un « désert urbanisé ». Les évolutions démographiques détaillées sont présentées comme une clé de compréhension du Sahara contemporain, la population s'y étant multipliée par 5,4 en 54 ans. Yaël Kouzmine en relate les diverses causes, en dehors de l'accroissement démographique naturel : l'arrivée des Touaregs maliens et nigériens qui s'exilent à la suite des sécheresses endémiques du début des années 1970, puis les conflits armés (rébellions touarègues) des années 1990 et enfin, mais de manière moins forte, les migrations en provenance de l'Afrique de l'Ouest à destination de l'Europe. Les trajectoires migratoires vont contribuer à une urbanisation massive des espaces sahariens. En effet, les Sahariens vivent en majorité dans des villes contrairement aux *a priori* encore tenaces sur le désert. C'est l'occasion pour l'auteur de définir ce que l'on entend, en Algérie, par « urbain » et l'évolution du concept. « La strate urbaine est définie par un nombre d'actifs non agricoles (au moins 1 000 actifs), devant représenter au moins 75 % de la population active » [153]. Les taux d'urbanisation de l'espace saharien dépassent ceux du nord algérien à la fin des années 1990, avec des croissances de plus de 43 % des principales agglomérations. à ce titre, l'auteur en conclut que le Sahara

« demeure plus urbanisé que l'ensemble du territoire national » [170]. La description des différentes villes sahariennes (Béchar, Ouargla, Tamanrasset ou encore Adrar, Timimoun) offre ensuite au lecteur un panorama très utile d'espaces à propos desquels on ne trouve quasiment aucune information. En effet, la guerre civile des années 1990 a laissé en totale déshérence les études de terrain en sciences humaines et sociales, à ce titre, l'ouvrage de Yaël Kouzmine vient combler un vide très regrettable.

La dernière partie s'attelle aux enjeux du développement et des politiques d'aménagement des territoires sahariens. Il y est question d'urbanisation anarchique, de la problématique de l'eau et des ressources hydrauliques souterraines considérables. La disparition progressive des *foggaras*, la mauvaise gestion des eaux usées en milieu urbain, la destruction des palmeraies et les risques de crues sont des facteurs récurrents de l'urbanisation massive. L'auteur propose également de questionner la problématique de la préservation des architectures traditionnelles. D'une manière générale, l'action politique algérienne a eu comme objectif principal l'unité nationale. Les perspectives de développement du Sahara demeurent un enjeu majeur pour le pays, d'un point de vue économique mais aussi « géopolitique à l'échelle régionale de l'Afrique du Nord-Ouest, voire de l'Afrique sahélienne » [276].

L'ouvrage s'achève sur les projets en cours comme celui de la création d'une « ville nouvelle » à Hassi-Messaoud ou le transfert d'eau d'In-Salah vers Tamanrasset.

Cet ouvrage apporte une contribution majeure à la connaissance récente du Sahara, il servira sans nul doute de référence aux recherches sur des espaces délaissés par les études en sciences humaines, ce qui nous changera enfin des orientations de travail centrés sur la seule violence, le terrorisme et les menaces islamistes. Car, en effet, le Sahara ce n'est pas que cela, c'est aussi cet espace mal connu que l'auteur nous permet de mieux appréhender.

1. Jacques Fontaine, 2005, « Infrastructures et oasis-relais migratoire au Sahara algérien », *Annales de Géographie*, 644 : 437-448.

2. Société nationale pour la recherche, la production, le transport, la transformation, et la commercialisation des hydrocarbures.

Juan Obarrio

Corps étranger, vivre en rémission

(traduit de l'anglais par Marie Cuillerai)

Paris, Edition de la MSH/Belin, collection Anthropolis, 2014, 142 p.

par Anne Vega

Université Paris Ouest Nanterre La défense, LASCO
anne.vega@wanadoo.fr

Corps étranger, rédigé par un professeur assistant en anthropologie à l'université de Columbia s'inscrit d'une part le courant postmoderne de l'ethnologie¹ et d'autre part, entre en résonance avec de nombreux témoignages de soignés sur leurs expériences d'accidents ou de maladies graves dans des ouvrages mais aussi de plus en plus sur Internet².

À ce sujet, les épreuves dont témoigne Juan Obarrio attestent du même cheminement dans la séparation, la marge, puis les relevailles. L'ouvrage débute ainsi sur le temps suspendu par l'annonce du diagnostic de leucémie lymphocytaire aigüe laissant peu de chance à la survie. Dès le premier chapitre, se développent des espaces-temps intermédiaires caractérisés par des questionnements à propos de maladies cancéreuses dont « personne ne connaît complètement les causes » [129] comme par des expériences limite où, à la suite des effets des traitements, la mort vaudrait mieux, et uniquement interrompue quand le corps si fatigué et abîmé empêche de penser car « penser requiert une telle énergie physique » [20]. Être chercheur-enseignant serait cependant un atout pour cerner la perméabilité voire l'assimilation entre corps malade, contrôlé et en lutte et corps politique et mondialisé. Les interrogations existentielles fusent, *a fortiori* après un temps de deuil et en rémission : à cause du sentiment d'être « un vivant à crédit. Mais ne le sommes nous pas tous ? » [22]. L'auteur livre surtout ici l'ébauche d'un travail souterrain tout aussi silencieux mais plus intime qui réveille un nouveau soi et des soi enfouis. Car avant le 11 septembre 2001, il y avait déjà dans l'histoire de Juan Obarrio la menace et l'omniprésence de la mort : en particulier sa dissimulation lors de la dictature en Argentine – où il est né –, entremêlée avec le souvenir enfant d'un rituel de guérison Toba qui l'affilia ainsi que sa famille à une nouvelle parenté. Il s'agit des deux autres fils collectifs conducteurs et réellement incarnés de l'ouvrage (chapitres deux, trois et quatre). Reste qu'avec ou sans rencontre avec l'altérité éprouvée, les